

(A SUIVRE) 1

MENSUEL

10f

WOUA
WOUA
WOUA

AUCLAIR
"BRAN RUZH"

DOSSIER:

LES CELTES
JAKEZ HELIAS
JEAN MARKALE
XAVIER GRALL

TARDI-FOREST
"ICI MÊME"

Premier chapitre: LE PAYS CLOS

PIERRE-JAKEZ HELIAS

Les autres et les miens

Les récits, les contes les légendes de Bretagne recueillis et commentés par l'auteur du **CHEVAL D'ORGUEIL**



PLON

SOMMAIRE

- 5 **TARDI - FOREST** : ICI MÊME. Premier chapitre : LE PAYS CLOS.
- 25 **LES LIVRES DE PETILLON**. Une virtuosité délirante...
- 29 **LE DOSSIER (A SUIVRE)**, coordonné par Alain Deschamps. **LES CELTES** : HUMANISME BARBARE DE LA BRETAGNE. **PIERRE-JAKEZ HELIAS - JEAN MARKALE - XAVIER GRALL - FANCH TRIMER - PASCAL ORY FRANÇOIS CARADEC**.
- 37 **DESCHAMPS - AUCLAIR** : BRAN-RUZH. Premier chapitre : FEST NOZ BRAZ.
- 49 **PIERRE-JAKEZ HELIAS** : DEUX CONTES A VIVRE DEBOUT. La rose de la mort - Le fabricant des âmes.
- 53 **BENOIT - CHERAQUI** : HISTOIRES VRAIES.
- 58 **F'MURR** : LE ROMAN DE JEHANNE D'ARQUE.
- 61 **LES BANDES DESSINEES DE FRANÇOIS CARADEC**. A propos de Forest et de boîtes.
- 63 **CABANES - FOREST** : LE ROMAN DE RENART.
- 71 **FRANÇOIS RIVIERE** : LE ROMAN POPULAIRE, ANCETRE DE LA BANDE DESSINEE.
- 72 **FRANÇOIS RIVIERE** : LES MYSTERES D'EUGENE SUE.
- 73 **EUGENE SUE** : LE BONNET DE MAITRE ULRIC.
- 76 **SOKAL** : VIE ET MŒURES DU COLIBRI GEANT. Fable écologique.
- 79 **PRATT** : CORTO MALTESE EN SIBERIE. Premier chapitre : LES LANTERNES ROUGES.
- 96 **AVOINE** : L'ENCRIER.
- 98 **L'ACTUALITE (A SUIVRE)**.

Le récit commence avec l'histoire de l'humanité. Il n'existe pas de peuple sans récit et les récits du monde s'appellent : le mythe, la légende, l'histoire, le roman, la bande dessinée... C'est pourquoi A SUIVRE s'intéressera au récit sous toutes ses formes. D'une manière toute particulière, le récit est présent dans la bande dessinée dont il faudra bien dire un jour qu'elle est un mode d'expression des plus complets, puisqu'elle combine l'image et le langage, les deux pôles d'un même rêve, l'essence même de l'imaginaire... A SUIVRE demandera à ceux qui sont les maîtres d'un nouveau genre de s'exprimer en toute liberté. A SUIVRE présentera chaque mois les nouveaux chapitres de "grands récits", sans autre limite de longueur que celle que voudront leur donner les auteurs. Avec toute sa densité romanesque, A SUIVRE sera l'irruption sauvage de la bande dessinée dans la littérature. Vous y trouverez également les premières œuvres de ceux qui seront les narrateurs de demain. A SUIVRE n'est pas un "magazine pour adultes" avec le clin d'œil grivois qui s'attache à cette expression. A SUIVRE est simplement une revue adulte.

Jean-Paul Mougin

(A SUIVRE)

(A SUIVRE) - Mensuel - No 1 - Février 1978 - © Casterman 1978
 Rédacteur en chef: JEAN-PAUL MOUGIN • Secrétaire de rédaction: ANNE POROT •
 Rédacteur: ETIENNE ROBIAL • Abonné: BERNARD COLINI •
 Rédaction-administration: 31 LOUIS GERARD • Comité de direction: ETIENNE POLLET
 (directeur) • DIDIER PLATTEAU (directeur délégué) • LOUIS GERARD • J.-P. MOUGIN
 Siège social: S.A. EDITIONS CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, 75006 Paris.
 Tél.: 633.24.10. Téléfax: 633.24.11. Publi-Net: PHILIPPE PAYELLE •
 Belgique: CASTERMAN S.A., 28, rue des Sœurs-Noires, 7500 Tournai.
 Tél.: (069) 22.41.41. Téléx: CASEDI 57 339
 Canada: MONDIA DISTRIBUTION Inc. 1977 bid Industriel Chomedy Laval (Que) HTS
 No de Commission paritaire: en cours • ISSN: en cours.
 Dépôt légal: 1^{er} trimestre 1978 • Imprimé en Belgique par CASTERMAN S.A., TOURNAI •

LES CELTES

HUMANISME BARBARE DE LA BRETAGNE

Nos ancêtres, les Gaulois... une petite phrase serinée au long des manuels scolaires de notre enfance... Les Gaulois, des barbares turbulents et bavards, un peu ivrognes, à qui la Rome de Jules César apporta Ordre et Civilisation. A cette vue réductrice qui tente de gommer cinq mille ans de civilisation celte, Auclair et Deschamps répondent aujourd'hui par un grand récit : "Bran Ruzh". Bafouée, délibérément oubliée, cette culture est pourtant toujours présente.

Un dossier coordonné
par Alain Deschamps.

AVANT LES CELTES

C'est aux environs du troisième millénaire avant J.-C. qu'apparaissent les Celtes en Europe. Branche occidentale de la famille indo-européenne, ils y pénètrent d'abord par l'Est et le Sud-Est. Ils y trouvent, bien sûr, des populations autochtones, les Ligures, de qui ils recourent en héritage, péle-mêle, des techniques (travail du bois et de la pierre, agriculture, interdit porté, semble-t-il, contre l'écriture comme défi à l'éternel retour de la mouance divine), une religion au riche et vaste panthéon, une tradition sociale qui privilégie de façon frappante le rôle de la femme... et enfin l'énigmatique civilisation des mégalithes qui remonte sans doute à la nuit des temps, et que les Ligures eux-mêmes ont héritée d'autres peuplades.

Domains, menhirs, cromlechs, alignements : tous ces étranges monuments, datant probablement des environs de 5000 av. J.-C., plantent le décor de la liturgie celtique. Peut-être les Druides eux-mêmes, grands prêtres des mégalithes, ont-ils puisé leur sacrodoce dans un lointain Passé pré-celtique ?

Les fouilles permettent de déterminer que, dès 1200 avant J.-C., la Suisse, une partie de l'Allemagne et de la Gaule, la Catalogne et l'Italie du Nord, étaient occupées par les Celtes. C'est donc de cette époque que l'on peut dater avec certitude leur émergence en Europe.

EXPANSION ET DECLIN

A partir de ce bref survol de la préhistoire celtique, on comprend à quel point les doctrines politiques et philosophiques qui, au XX^e siècle, se réclament d'un prétendu « berceau » de la race celtique, reposent sur des bases absurdes.

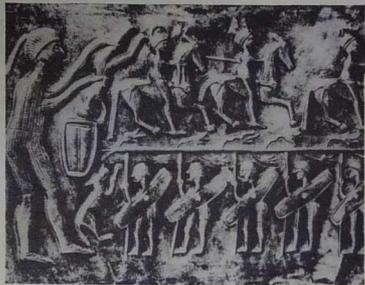
Ce qui est en revanche certain, c'est que, implantées en Europe, les différentes peuplades celtiques vont défier sur tout le continent, jusqu'à étendre (à leur apogée, vers 250 av. J.-C.) leur « territoire » de l'Irlande à la Turquie et du Portugal au Danemark.

C'est d'abord l'Asie Mineure, les Balkans, la vallée du Danube qui, à la fin du VIII^e siècle, sont « conquis » par les cavaliers cimérides qui imposent aux autochtones, égyptiens et colchidiens, des structures sociales nouvelles, fondées sur l'existence d'une caste aristocratique de cavaliers armés de l'épée de fer.

Ainsi naît la civilisation du premier âge du fer (ou « civilisation de Hallstatt », du nom d'un lieu de fouilles autrichien) qui couvra, au V^e siècle, l'Allemagne, la Gaule, la Péninsule ibérique et les îles britanniques.

La classe militaire dominante est organisée autour de chefs pour qui sont construites des résidences fortifiées (le oppida) et à qui est rendu un culte funéraire particulièrement spectaculaire.

Le deuxième âge du fer apparaît vers 500 av. J.-C. sous la pression des Scythes. Leur sang neut, barbare et guerrier, favorise



Détail du chaudron de Gundestrup (I^{er} siècle avant J.-C.), Musée national de Copenhague.

CINQ MILLE ANS D'HISTOIRE.

l'écllosion de traditions originales. De l'Europe orientale à l'Asie centrale et à l'Iran, apparaît un art inédit dont les Gaulois héritent. Ainsi la fameuse « bracte », pentation long des peuples de cavaliers, vient-il sans doute des guerriers scythes.

Dès lors, la dynamique de l'expansion va élargir les Scythes aux quatre coins de l'Europe. Rome sera même prise et incendiée en 385 av. J.-C. ! Au-delà du Rhin, apparaissent de nouvelles peuplades celtiques que l'on regroupe sous le nom de « Belges ». Ceux-ci descendront jusqu'en Italie vers 293, seront refoulés par les Romains, refleuriront jusqu'à l'actuelle Yougoslavie, puis envahiront la Macédoine avant de reculer jusqu'à l'actuelle Belgique, puis défieront à nouveau jusqu'en Asie Mineure où ils fonderont — dans la Turquie actuelle — le royaume des Galates qui existait encore du temps de Saint-Paul ! Une autre branche des Belges passera, au II^e siècle av. J.-C., en Angleterre.

Dès cette époque, étendus sur un immense territoire, les Celtes constituent, face à la civilisation gréco-latine, la plus riche et la plus solide des civilisations barbares. Mais ils ont atteint leur apogée. Au cours du III^e siècle, sous les coups conjugués des Romains, qui conquièrent l'Espagne puis la Gaule, et des Germains qui ravagent l'Europe jusqu'à la vallée du Pô, la civilisation celtique décline rapidement. La « Pax romana » triomphante fait table rase de traditions millénaires et poursuit, jusqu'en Angleterre (dont la conquête est achevée en 84 de notre ère, sous Domitien) les restes d'un monde agonisant.

Seules une partie de l'Ecosse et la totalité de l'Irlande échappèrent à cet écrasement imposé par l'ordre romain.

UNE PERMANENCE CULTURELLE

Au cours des siècles qui suivent, la Grande-Bretagne va abriter des bribes de la civilisation celtique qui survit au milieu d'un monde en plein bouleversement. Durant le V^e siècle, les îles britanniques se soulèvent contre Rome. Immédiatement, réapparaissent des royaumes indépendants gouvernés par des princes celtiques. A la même époque, des Celtes du Pays de Galles et du Sud-Ouest de l'Angleterre immigreront en Armorique, où quatre nouveaux royaumes celtiques sont fondés.

C'est la renaissance du « phénix » celtique, dont on retrouvera bientôt l'incarnation mythique dans les romans du cycle arthurien.

Convertis tardivement au christianisme (au VI^e siècle), les Irlandais en deviennent très vite les plus ardents missionnaires, allant jusqu'à fonder des monastères « irlandais » sur le continent, et à essaimer jusqu'en Ukraine. Ainsi, battue par les armées, la civilisation celtique survit en s'appropriant la nouvelle religion.

LA CHUTE DES ROYAUMES CELTIQUES

Mais les royaumes où demeurent des fragments de cette antique civilisation vont, peu à peu, pâtir du grand mouvement centralisateur qui sévit en Europe dès la fin du Moyen-Âge. En 1532, la Bretagne est réunie au Royaume de France. En 1538, le Pays de Galles est incorporé officiellement à l'Angleterre par Henri VIII. Quant à l'Ecosse, elle est réunie dès 1609 à la Grande-Bretagne. La répression contre le particularisme écossais sera telle qu'en 1746, on pendra un joueur de cornemuse, coupable d'avoir détenu chez lui cet instrument de musique, symbole de la résistance à la résistance au « colonisateur » anglais sera la plus violente — et bien sûr, consécutivement, la répression y sera souvent atroce.

Pour écraser les soulèvements des Irlandais qui refusent de se rallier à la Réforme, Cromwell adopte la « solution définitive » de la déportation : les autochtones sont chassés de leurs terres au profit de nouveaux colons anglais.

Durant tout le XVIII^e et tout le XIX^e siècle, la situation ne cesse de s'aggraver : tandis que la pression, les Irlandais durcissent leur sentiment national menacé en conservant précieusement les souvenirs — en particulier linguistiques — de la civilisation gaélique.

Enfin, en 1920, l'Irish Government toujours un climat de semi-guerre civile permanente, l'Eire ne cesse de revendiquer la totalité du territoire de l'île.

C'est l'Eire qui, en 1978, représente l'ultime bastion celtique — dernier souvenir d'une civilisation qui, à travers mille vicissitudes, est parvenue à traverser les siècles.

UNE MARQUE DE POUVOIR : LE VINI

Les relations commerciales des premiers Celtes avec les Grecs Phocéens qui venaient de fonder Marseille devaient avoir une conséquence étonnante : c'est, en effet, à ces contacts commerciaux qu'est due l'apparition du vin en Europe.

Et cette boisson, très vite, devait devenir un signe de puissance, une marque de pouvoir. Ainsi que l'écrit V. Kruta :

« Le vin constituait un des principaux produits de luxe qui rehaussaient le prestige des chefs de la classe militaire dont un des plus grands privilèges était, vraisemblablement, la surveillance et le contrôle des échanges commerciaux passant par leur territoire. Sa consommation, au cours de festins probablement semblables à ceux dont les textes irlandais nous ont laissé le souvenir, assumait progressivement une fonction sociale telle qu'elle devenait même une partie importante du rite funéraire réservé à ceux que l'on appelle couramment les « Princes hallstattiens ».

Ce privilège n'était d'ailleurs pas réservé aux hommes. Il appartenait également à des femmes de haut rang.

« La diffusion de la consommation du vin, reflète fort bien un fait significatif : les principaux, sinon les seuls bénéficiaires du développement des rapports commerciaux à longue distance, étaient les chefs militaires et leur entourage immédiat. Les produits importés contribuaient ainsi à augmenter l'écart considérable qui semble séparer les membres peu nombreux de la classe dominante du reste de la population. »

Les Bretons Armoricaens ne savent pas, pour la plupart, qu'ils sont Celtes. Et quand ils commencent à le savoir, surtout s'ils ont la manie de donner dans l'intellectualisme, ils se comportent de telle façon qu'ils présentent une image caricaturale de la culture. Ils se richardisent, redoublent ce qu'ils croient être les marques extérieures de leur qualité, ils en font trop. A qui leur sert de se ravager les ménages pour se caliser à outrance alors qu'ils sont restés Celtes dans leurs profondeurs à travers des siècles et des siècles de romanité !

Celtes ils sont par leur langage. La langue bretonne a perduré jusqu'à nous, malgré l'indifférence des élites et la persécution des pouvoirs dont elle a toujours été victime. Comment cette survivance a-t-elle pu se produire, sinon parce que notre langage traduit exactement notre mode de pensée et de vie, outre des implications métaphysiques qu'il serait intéressant de lier au clair ? On s'en aperçoit bien quand il s'agit de la transposer en français, par exemple. La syntaxe se dérobe, les champs sémantiques et lexicaux n'ont jamais la même extension. Cette dérobade et cette inadéquation représentent le coefficient spécifiquement celtique qui commande nos images mentales.

Celtes ils sont par leur héritage oral. Impressionnant est le nombre de contes, légendes, formules magiques, obscures fatrasies qui ont été véhiculés jusqu'au XX^e siècle, d'une génération à l'autre. Encore que le sens de tout cela n'ait pas été établi et n'ait plus guère de chance de l'être, on ne peut nier qu'il n'y ait là une philosophie, une science, une littérature même, une sagesse en somme qui ne laisse pas de se refléter dans les réactions parfois déroutantes des bretonnants. Une confrontation sérieuse entre certains contes bretons et les Romans de la Table Ronde pourrait donner, à cet égard, de précieuses indications.

Celtes ils sont par leur sens religieux. Catholiques (ou protestants) du bout des lèvres ou pour des raisons qui ne tiennent pas toujours à la foi, ils subissent constamment la tentation du schisme. Leur légende de la mort, inoubliable-

ment célébrée, montre bien que, pour eux, le Trépas est le passage d'un côté à l'autre de la vie. Ils n'ont pas de moi qui corresponde au bas-moi (pourquoi pas ?) ou est le « haut-je ». Ils cultivent la vénération de saints personnages ignorés de Rome et qui les guérissent ou intercèdent pour eux. En 1976 on a encore plongé des enfants dans des fontaines sacrées, fait vider la pierre de Saint Vio pour obtenir de la pluie. Superstition, dira-t-on. Nullament. Communauté avec l'autre côté. La liste serait trop longue des rites, coutumes, fêtes calendaires qui remontent à la haute antiquité celtique.

Celtes ils sont enfin par leur caractère qui les porte aux excès en tout. Ils sont affamés de liberté individuelle au point de récuser toute autorité quand leur chant, même au prix de l'anarchie. Telle est leur susceptibilité pour eux, leur famille et leur clan (bro) qu'ils s'épuisent en rivalités incessantes entre les centralisateurs. Leur mépris de la logique et de tout le saint-discardes les livre à leur imagination, qui est somptueuse et parfaitement déréglée. Il faut préciser que leur consolation, leur bonheur, leur goût de vivre viennent de là.

Aujourd'hui, quand le monde court à grand train, quand les mentalités les mieux assises sont en révolution, y'a-t-il un avenir pour de tels hommes ? Je suis persuadé que oui. Et que doivent-ils faire pour cela ? D'abord ceci, qui est essentiel : qu'ils demeurent ce qu'ils sont, qu'ils ne se fassent pas violence, qu'ils n'acceptent pas de se renier, qu'ils cultivent au contraire leur originalité en s'affirmant dans le droit fil de leur lointaine ascendance. Ce qui leur épargnerait de revêtir de vieilles drogues pour reconstituer pauvrement d'antiques cérémonies qui n'ont plus de



Photo Bismarck

LA LIBERTÉ D'ÊTRE UN AUTRE CELTES NOUS SOMMES...

raison d'être, du moins sous cette forme. Ou de maintenir artificiellement un couleur bretonne désormais trahie par son environnement. Ces apparences ne feront jamais qu'ébahir la galerie, dissimulant le véritable jeu qui doit se livrer en profondeur et dont rester invisible pour celui qui n'a que des yeux.

Cependant, ces manifestations dans le goût traditionnel, ces références historiques, ne mentent pas. Elles sont, en fait, le signe d'une certaine conscience collective, d'un certain attachement à la culture, d'un certain respect pour ce qui a été. Elles sont, en fait, le signe d'une certaine conscience collective, d'un certain attachement à la culture, d'un certain respect pour ce qui a été.

Quant à nos petits-enfants, je ne pense pas qu'il soit souhaitable de les dresser par autorité à devenir des Celtes cent vingt pour cent, ce qui

serait inutile aujourd'hui dans la mesure où elles font prendre conscience aux jeunes Bretons qu'ils appartiennent à un monde différent de celui dont les valeurs, pour contestables qu'elles soient, triomphent avec insolence autour de nous. Dans la mesure aussi où elles amènent le public à penser que cette différence bretonne peut évoquer la sienne, à laquelle il ne pense guère, et lui éviter de bécoter avec les moutons. Les civilisations régionales et spéciales populaires manquent (et pour cause) de grandes littératures qui pourraient les assaïrer et les affirmer. Elles sont réduites à montrer et à faire entendre, recusan Gutenberg pour corroborer Mac

PIERRE-JAKEZ HELIAS

PIERRE-JAKEZ HELIAS



Photo Bismarck

Luhan. Qu'elles le fassent donc, ne serait-ce que pour transmettre leur capital visible et audible aux générations futures et pour obliger les savants aux noms en logue à étudier de près leurs phénomènes distinctifs. En attendant l'enseignement à part entière des langues régionales dont la méconnaissance au profit du seul français défigure le domaine hexagonal. En raison de quoi, il faut faire flèche de tout bois, et revendiquer de toute chanson, qu'elle soit d'hier ou de ce matin.

En ce qui concerne la langue bretonne, que soient les efforts méritoires que l'on fait pour la défendre et l'enseigner, il est vain d'espérer qu'elle signifiera pour la chaîne jeunesse ce qu'elle a signifié pour nous-mêmes, bretonnants de naissance et d'impregnation exclusive. Je suis presque tenté de dire que c'est tant mieux. Un nouveau langage breton peut s'établir, accordé à la vie actuelle dont les traits généraux sont plus celtiques que romains. Ce langage marquerait un nouvel avatar dans l'histoire de la Celtie. A condition que l'esprit se soit conservé, ce qui suppose que notre imagination ne coure, nos entrailles et tout ce qui se trouve entre les trois, persistent à demeurer anormaux.

Quant à nos petits-enfants, je ne pense pas qu'il soit souhaitable de les dresser par autorité à devenir des Celtes cent vingt pour cent, ce qui

serait inutile aujourd'hui dans la mesure où elles font prendre conscience aux jeunes Bretons qu'ils appartiennent à un monde différent de celui dont les valeurs, pour contestables qu'elles soient, triomphent avec insolence autour de nous. Dans la mesure aussi où elles amènent le public à penser que cette différence bretonne peut évoquer la sienne, à laquelle il ne pense guère, et lui éviter de bécoter avec les moutons. Les civilisations régionales et spéciales populaires manquent (et pour cause) de grandes littératures qui pourraient les assaïrer et les affirmer. Elles sont réduites à montrer et à faire entendre, recusan Gutenberg pour corroborer Mac



Photo Bismarck

PIERRE-JAKEZ HELIAS

CELTISME ET SURREALISME : L'ART D'EVOQUER LES OMBRES



Jindřich Hejzlar, Benjamin Péret, Toppin et André Breton à l'île de Sion en 1946.

Les surréalistes, André Breton en particulier, n'ont commencé à s'intéresser à l'art et aux littératures celtiques qu'à partir de 1954. Il y a pourtant une démarche parallèle entre le surréalisme et la pensée celtique telle qu'elle apparaît dans les diverses épopées et les poèmes transmis par les Gallois, les Irlandais et les Bretons.

Le celtisme, avec sa recherche d'une réalité sous-jacente qui ne peut en aucun cas se confondre avec l'apparence, est une tentative pour parvenir au surréel et utilise des méthodes qu'il faut bien classer comme « barbares » par rapport à l'ordre gréco-romain.

C'est d'abord sur le plan philologique. Les Celtes ont toujours manifesté à travers leurs œuvres une logique pré-archaïque. Leur démarche semble avoir été très proche de celle d'un Héraclite et très éloignée de la pensée socratique. Cet aspect barbare, qui a évidemment séduit André Breton, se retrouve à l'état inconscient dans la poésie et la peinture des surréalistes.

Puis, c'est la part faite à l'imagination pour dépasser le réel

dans ce qu'il a de plus évident, c'est-à-dire incertain. Les Celtes, en niant une réalité quotidienne considérée comme une oppression pour l'esprit, ont essayé de créer un autre réel ; mais cette création, si elle débouche sur le concret, n'est que la constatation de l'existence, ailleurs d'une donnée fondamentale de la conscience. Les surréalistes ont voulu redonner à l'imagination tous ses droits.

En fait, l'Europe occidentale, dans l'aspect classique de sa civilisation, avait perdu cet art d'évoquer les ombres. Mais dans l'inconscient des artistes, des poètes et aussi des conteurs populaires, l'héritage celtique était demeuré intact. Le surréalisme, profitant des découvertes de la psychanalyse, mettait en lumière le travail fantasmatique accompli au niveau de l'inconscient. La légende de la Ville d'Is n'exprime-t-elle pas l'existence, sous la surface, d'une réalité d'autant plus belle qu'elle est inaccessible à ceux qui ne savent pas voir, donc qui ne savent plus se servir de l'imagination ? La légende de la Ville d'Is, comme les grandes légendes irlandaises et les épopées arthuriennes,

semble l'illustration exemplaire du manifeste du surréalisme. L'absence de toute logique classique a conduit des critiques du siècle dernier à considérer les épopées celtiques comme des tissus de stupidités. C'est la preuve qu'elles échappaient à toute classification de type méditerranéen. Elles n'ont pu être comprises que par suite de la prise de conscience surréaliste.

Là se trouve essentiellement la rencontre entre surréalisme et celtisme. Ce n'est pas une rencontre fortuite, car elle se préparait depuis longtemps déjà de façon obscure. Et c'est aussi ce qui donne au celtisme son aspect de révolution permanente si chère aux surréalistes. En effet, si le réel n'est que le produit d'une création continue de la conscience, il est sans cesse remis en question par les individus et les générations qui se succèdent. Or le celtisme, par le caractère oral de sa tradition, par son refus du dualisme, par son refus de l'immobilité, par sa confiance dans la dynamique de la pensée, est une invitation permanente à se remettre en cause. Le surréalisme ne pouvait pas rester indifférent à ces caractéristiques.

Et puis enfin, la Beauté, tellement bien définie par les classiques qu'elle en est morte, est une Beauté vivante, à la fois pour les Celtes et les surréalistes. Il ne peut y avoir de définition possible de la Beauté pour un Celte puisque celle-ci est le résultat d'un rapport dialectique que l'individu, ou la collectivité, établit avec le monde extérieur. D'où l'aspect apparemment incohérent de l'art celtique : il obéit en fait à d'autres lois, et ces lois sont mouvantes, jamais parvenues à leur terme définitif. Voilà pourquoi, les Celtes peuvent dire, comme André Breton, à la fin de *Nadja* : « La Beauté sera convulsive, ou ne sera pas ».

JEAN MARKALE

Né en 1928, d'une ancienne famille bretonne, Jean Markale est actuellement professeur de lettres classiques. Dans sa jeunesse, il fut en contact étroit avec les surréalistes et avec André Breton en particulier. Il a par ailleurs publié une dizaine d'ouvrages sur la civilisation celtique.

BARDES ET DRUIDES

Le druidisme était, semble-t-il, la religion de l'ensemble des Celtes. On en connaît peu de choses, pour deux raisons. La première est que la civilisation celtique était une civilisation orale, excluant apparemment l'écriture pour des motifs religieux et sociologiques. La seconde est que les druides ont été pourchassés par les Romains avant de l'être par les Chrétiens et ont disparu très tôt, ne laissant ni postérité ni tradition vérifiable. On peut seulement avoir quelques lumières sur le druidisme grâce aux réflexions des auteurs grecs et latins et par l'étude systématique des textes irlandais et gallois du Moyen-Âge, textes écrits par des moines chrétiens, mais en langue celtique, qui redonnent compte d'un certain nombre de croyances et de rituels.

Les druides constituaient une classe sacerdotale très importante, selon une hiérarchie très stricte de modèle indo-européen. Le nom des « druides » (*Druides*) n'a aucun rapport avec le chêne, comme on a cru longtemps ; il signifie au contraire les *Très Voyants* ou les *Très Savants*. Ce sont des prêtres, mais aussi des prophètes, des législateurs, des juges, des professeurs chargés de l'éducation de la jeunesse, des poètes et aussi des chefs guerriers, bien qu'en principe ils soient dispensés de service militaire. De toute façon, ils ont un rôle politique considérable. On sait qu'en Irlande, le Roi ne pouvait parler qu'après son druide.

La classe druidique comporte un certain nombre de personnages d'un rang inférieur spécialisés dans la poésie et la musique (les *Bardes*), ou dans la divination (les *Vates*). En Irlande, après la disparition des Druides, l'héritage des trois catégories fut plus ou moins recueilli par les *Fili*. Il y a eu des femmes rattachées à la classe druidique, poétesses, devineresses, sacerdotesses, magiciennes, mais non à proprement parler de « druidesses ».

Après la christianisation, de nombreux sorciers et sorcières ont été confondus avec d'anciens druides, ce qui laisse supposer que les druides pratiquaient une certaine forme de magie. De fait, l'étude des textes irlandais et gallois laisse à penser que le druidisme présente des analogies avec les pratiques du *chamanisme* tel que nous le connaissons aujourd'hui. Le culte druidique ne se déroule pas dans des temples bâtis, mais en pleine nature, dans des clairières sacrées, des *nemeton*, qui sont des projections symboliques du ciel sur la terre. Tout le monde a entendu parler de la cueillette du gui par les druides, extrêmement rare, et ce devait être une cérémonie exceptionnelle. Les druides présidaient aux sacrifices, et il est certain qu'il y eut des victimes humaines. Il y a aussi de grandes fêtes, notamment le 1^{er} novembre, fête de Samain, le 1^{er} février, fête d'Imbolc, le 1^{er} mai, fête de Beltaine, le 1^{er} août, fête de Lugnasad. On sait que les druides honoraient les dieux, mais ceux-ci sont très vagues et mal connus ; on peut citer Lug, Belenos, Toutatis (Tautatis), Hesus, Taranis, Ogmios, mais il est difficile de les caractériser vraiment.

Quant aux croyances, ce que nous en savons se résume au dogme de l'immortalité de l'âme. On a dit que les Celtes croyaient à la réincarnation, ce qui n'est pas prouvé. La vie devait se poursuivre de la même façon dans un autre monde, peu éloigné de celui-ci. D'après la témoignage des auteurs de l'Antiquité, les druides avaient atteint un très haut degré de sagesse, et leur philosophie était considérée à l'égal des plus grandes doctrines méditerranéennes.

J. M.

ALFRED JARRY, BRETONNANT AVANT L'HEURE



Alfred Jarry, né à Laval, mais qui a passé son enfance dans les Côtes-du-Nord, est certainement le plus authentique poète celtique de langue française. Ceux pour qui son œuvre se réduit au seul *Ubu-Roi* savent déjà que le gros bouffre tient une place singulière au cœur de César-Anté-Christ ; c'est que le père Ubu n'est rien d'autre que le géant celtique lui-même, au même titre que n'importe quel ogre dévoreur d'entants. (C'est pourquoi il n'est pas déplaisant que les élèves du lycée de Rennes aient découvert sa réincarnation sous la redingote pisseuse de leur professeur de physique.)

Les références bretonnes, folkloriques ou simplement topographiques sont abondantes dans l'œuvre de Jarry, dans *Les Minutes de Sable*, *Mémorial*, *L'Amour absolu*, *Les Jours et les Nuits*, *Halderabou* et *Le Dragon*. Il introduit dans ses romans des citations en langue bretonne au même rang que des citations grecques ou latines ; il se veut « bretonnant » à une époque où les jeunes bourgeois bretons ne le sont guère, autant qu'il fait étalage de sa culture

classique. On pourrait le suspecter de « régionalisme » dont la mode commença alors à prendre comme une mayonnaise. Mais c'est tout simplement en lui la présence d'une double culture, celtique et française.

Ce qui est surtout frappant dans tout l'œuvre de Jarry, c'est la permanence du sentiment de la mort ; non de l'angoisse devant la mort et ses séquences métaphysiques, mais de la « présence » de la mort telle qu'elle existe dans la tradition des Celtes : la mort domine tout et tout y conduit.

De la pensée occidentale, Alfred Jarry n'a retenu que la face spectaculaire des rites religieux. Avec *L'Amour absolu* et *Halderabou*, il a tenté de la faire cohabiter avec la pensée celtique. Inconsciemment, soyons-en sûrs. En tout cas, il a bien réussi que les Français le lisent peu et le comprennent mal ; l'œuvre d'Alfred Jarry semble bien prouver que les deux systèmes de pensée, occidental et celtique, sont inconciliables.

FRANÇOIS CARADEC



Aquarelle de 1915 : la version mythique des druides selon les romans de Jarry.

L'ETAT CELTE : UNE CONFEDERATION DEMOCRATIQUE



Scène de chasse (Art celte ibérique), Musée de Saint-Germain-en-Laye.

Il semble qu'à l'origine, les peuples celtiques aient été des nomades pasteurs. Au premier siècle avant notre ère, les habitants de la Gaule étaient devenus agriculteurs et leur société évoluait vers une structure voisine de celle des Romains. Cependant, ils demeuraient divisés en de nombreuses tribus indépendantes les unes des autres, chacune d'elles ayant ses propres coutumes et ses chefs, dans une sorte de société horizontale, totalement opposée à la conception romaine de l'état centralisé. C'est dans l'île de Bretagne et en Irlande que l'on comprend mieux la spécificité de la société celtique, celle-ci étant restée plus pure et ayant perdu, même sous l'influence chrétienne jusqu'au XII^e siècle dans certaines régions.

Chaque peuple s'organise selon le terrain qu'il occupe, plus ou moins provisoirement. Il n'y a pas de villes, mais des fortifications et des villages construits en bois. Les premiers monastères chrétiens d'Irlande sont à l'image de ces villages. La terre n'appartient pas à des individus mais à la collectivité (et encore les frontières sont-elles fluctuantes et mal définies, d'où des conflits avec les peuples voisins). La collectivité, représentée par le roi, confie une partie des terres à tel ou tel individu, à charge de cultiver, de faire paître des troupeaux ou d'y cultiver des céréales. La véritable richesse se mesure en troupeaux et en objets de parure fabriqués par des métallurgistes.

Il y a une classe royale, parmi laquelle on choisit le roi. Ce roi

LA FEMME SOUVERAINE

Les Celtes, comme tous les Indo-européens, avaient des structures sociales reposant en principe sur le patriarcat. Mais, dans les sociétés celtiques, on constate des tendances, sinon au matriarcat, du moins à une certaine forme de gynécocratie. Cela tient à l'héritage des peuples autochtones colonisés par les Celtes et amalgamés à eux. La femme, non seulement est respectée, mais elle détient des pouvoirs équivalents à ceux de l'homme. Elle peut se marier avec qui elle veut, quand elle veut. Elle peut ne pas se marier. Si elle a plus de richesses que son mari, c'est elle qui dirige toutes les affaires du ménage. Si, comme c'est le cas la plupart du temps, elle est à égalité avec son mari, celui-ci ne peut rien décider seul : il lui faut l'accord de son épouse. La femme mariée ou non est protégée. Elle peut divorcer librement et retrouve ce qu'elle a apporté dans le ménage. Le mariage celtique, même à

l'épouse chrétienne, est un acte social temporaire, toujours susceptible d'être dissous. Lorsque le mari décide d'avoir une ou plusieurs concubines, il lui faut l'accord de son épouse. De plus, les concubines sont elles-mêmes protégées par une sorte de contrat d'un an, renouvelable ou non, qui garantit leur indépendance et leur sécurité. On remarque dans certains cas des traces de filiation matriarcale, ce qui est contraire aux usages indo-européens, et les légendes qui remontent très loin dans le temps, insistent, toutes, sur le rôle privilégié de l'oncle maternel (le frère de la mère). Les filles peuvent hériter au même titre que les garçons.

Enfin, d'un point de vue symbolique, la souveraineté est toujours représentée comme une femme, ce qui donne à penser que les femmes, chez les Celtes, ont eu un rôle important dans la vie sociale.

J. M.

Bronze datant de 2000 ans, découvert à Neuvy-en-Sullias, généralement appelé « la danseuse ». Musée Historique d'Orléans.



CELTISME ET BANDE DESSINÉE : DE L'EXPLOITATION A LA REVENDICACION ?

L'ethnie a toujours été une dimension difficile à intégrer au discours de la B.D. En règle générale, elle n'échappe aux réductions du stéréotype à la mode que pour devenir, entre les mains d'intellectuels militants, une arme critique, mais un peu plate. Rares sont, dès lors, les cas de synthèse à peu près équilibrée entre les apports d'une culture globale et les ressources des plus sophistiquées des révolutions graphiques. Le celtisme n'échappe pas à ce diagnostic.

Bécassine, Corto Maltese : deux univers graphiques et idéologiques bien différents, soit, mais aussi, à travers deux ascendances, le portrait-robot classique de l'individualisme celtique tel que l'ont vu deux époques, deux classes sociales radicalement opposées. Généralement présent par flash back, le celtisme intervient ici comme explication du personnage central. Annick Labourdes, fille de ferme de Clocher-les-Bécasses,



Dans les deux cas, l'exclusion, traitée en force ou en tragédie. Vint le temps où le celtisme n'entendit plus seulement servir la B.D., mais se servir d'elle pour son combat contemporain. Après quelques tentatives infructueuses de l'occupation allemande, la B.D. celtic revendicatrice (en langue française) naquit enfin, en la personne du laboureur *Biz* de d'auteur. Ici, comme dans le cas plus récent et plus instrumental encore du Breton qui devint *Roi d'Angleterre*, la narration figurée se veut au service d'une forme de récit traditionnelle et parapsychique le conte oral tel que le *Braz* ou *Helias* l'ont fait revivre, avec son héros malicieux ou vain, affronté aux puissants de

tout poil : de Till l'espégle au Soldat Schweik, le b-a-ba de toutes les littératures de libération nationale.

La balance est cependant difficile à garder, entre l'humour dénonciateur, parfois laborieux, de *Biz*, et la fraîcheur de langages qui, sous leur apparente simplicité, peuvent se révéler plus corcisé que les plus longues tirades. On rêve aujourd'hui, en 1978, d'une B.D. qui, sur le ton inimitable du Chrétien de *Rumeurs sur le Rouergue* et avec la force poétique d'un Tardi, jouerait à fond de la revendication politique des Celtes et de leur prodigieux trésor mythologique. Avec son gentil *Ankou*, le Breton Fournier vient de faire entrer, du même mouvement, le légendaire celtique et la lutte écologique anti-nucléaire dans le circuit ultra-classique des *Aventures de Spirou*. A quand et

en quel lieu un mélange plus détonnant? Comme les pylônes électriques et les antennes de radio-télévision, les B.D. vont-elles se mettre à exploser sans crier gare?

PASCAL ORY

Après d'histoire, maître de conférences politiques de Paris et chargé de cours à Nanterre, Pascal Ory a publié, au Seuil, "Les collaborateurs", et, dans la collection "Archives" (Gallimard/Julliard) La France allemande.

BIBLIOGRAPHIE - (A SUIVRE)

- J.-J. HAITT
Histoire de la Gaule Romaine, Payot
- André VARAGNAC
L'Art Gaulois, Zodiaque
- Albert GRENIER
Les Gaulois, Payot
- Denise JULLIAN
Histoire de la Gaule, Hachette
- L'Art Gaulois dans les médailles, Corvina
- Le Secret des Celtes, Robert Morel
- F. BENOIT
Art et Dieux de la Gaule, Arthaud
- J. PHARBEY
Mystères Celtes, Seuil
- M. DILLON, N. CHADWICK, et F.-J. GUYONWARCH
Les Royaumes Celtiques, Fayard
- Venceslas KRUTA, Les Celtes, P.U.F. Que Sais-Je?
- Jean MARX
Les Littératures Celtiques, P.U.F. Que Sais-Je?
- Etienne RENARDET
Vie et Croyances des Gaulois Avant la Conquête Romaine, A. et J. Picard
- Ferdinand LOT
La Gaule, Fayard
- Jacques HARMAND
Les Celtes au second âge du Fer, Nathan
- Numéro Spécial du « Courrier de

- L'UNESCO, « Décembre 1973
- Paul-Marie DUVAL
L'Art Celte, Gallimard
- Les Dieux de la Gaule, Payot
- G. DOTTIN
La Langue Gauloise, Klincksieck
- G. DUMÉZIL
Les Dieux des indo-européens, P.U.F.
- Jean MARX
Les Celtes et la Civilisation celtique, Payot
- L'Époque Celtique d'Irlande, Payot
- L'Époque Celtique en Bretagne, Payot
- La Tradition Celtique en Bretagne Armoraine, Payot
- La Femme Celte, Payot
- Le Roi Arthur, Payot
- Histoire Secrète de la Bretagne, Albin Michel
- Henni HUBERT
Les Celtes et l'Expansion Celtique, Albin Michel
- Régine PERNOD, Les Gaulois, Seuil
- A. RIVOALLAN
Présence des Celtes, Librairie Celtique
- J. De VRIES
Histoire Secrète des Celtes, Payot
- Françoise LEROUX
Les Druides, P.U.F.
- Emile THEVENOT
Divinités et Sanctuaires de la Gaule, Fayard
- Emile THEVENOT
Histoire des Gaulois, P.U.F. Que Sais-Je?

LE DESTIN DES LANGUES PASSE PAR LA LUTTE POLITIQUE

Bretoned omp,
Greomp gant
ar brezhoneg

BRETONS
UNE CULTURE ORIGINALE
A LA BRETAGNE
Apprenons
le breton
SKOL AN EMSAV

Chantons nos problèmes bretons.
Ouvrons nos problèmes bretons.

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

Chantons à l'EMSAV le breton
Ouvrons à l'EMSAV le breton

lutte politique, se mêne un combat linguistique virulent qui commence à porter ses fruits en même temps que des travaux permettent aujourd'hui à la langue d'exprimer toute la complexité du monde moderne dans les sciences et techniques. Il va de soi cependant que, pour le breton comme pour toutes les langues des ethnies minoritaires européennes, le salut ne pourra venir que de l'ostentation d'un

puvoir de gestion du patrimoine politique, économique, social et culturel de ces peuples par eux-mêmes, car la lutte linguistique pure est une chimère et un leurre : on use d'une langue pour communiquer, non par caprice, snobisme ou conservatisme. Le destin des langues celtiques est celui des peuples qui les parlent. Il est donc, avant tout, politique.

FANCH TRIMER

LE COMBAT AUTONOMISTE : LA REPLIQUE DE L'HOMME

Nous sommes définis par les autres. Tout au long de ma vie parisienne, mes confrères n'ont cessé de me faire cette réflexion : « Toi, avec ta tête de Breton ». Ils avaient raison. Je n'ai point la tête latine. Et comme il faut aller jusqu'au bout de soi, j'ai pris le parti d'être Breton jusqu'au bout. Avec tous les bonheurs et toutes les larmes que comporte cette identité.

Je ne sens par la Celte, même dans cette Bretagne qui tendait à l'être de moins en moins. Une envie de chanter, non de démontrer. De caresser, non de prendre. De mordre, non de détruire. D'aimer, non de posséder. C'est un goût, aussi, de la terre et de la mer. Et le songe, bien sûr. Sa vie, ne peut-on la rêver avant que de la vivre ?

Les idéaux et les caractères de la civilisation celtique semblent ressurgir en cette fin du XX^e siècle. L'Etat hégémonique (qui a donné le fascisme et le stalinisme) est partout remis en question. Avènement de communautés restreintes, solidaires et véritablement humaines. Le positivisme est battu en brèche. Le matérialisme recule. Nous allons sans doute, littérairement, vers une grande époque mystique et lyrique. Et, politiquement, vers une redistribution de la carte européenne : recul du concept d'Etat-Nation, avènement des autonomies : Catalogne, Euskadi, Galles, Ecosse, Bretagne etc...

C'est la réplique de l'homme au nivellement étatique et industriel. Il faut y voir une résurgence de l'humanisme celtique qui était de

nature libertaire et refusait la notion même de raison d'Etat. Sous des formes diverses et parfois maladroites, la Bretagne prépare ses lendemains. Ce n'est pas un hasard si l'idéologie jacobine se ligue à l'idéologie marxiste pour insulter cette lutte. Tous les tenants d'un Etat fort se retrouvent pour critiquer ceux qui pensent que le bonheur des hommes passe avant la puissance des Etats. Et quand l'autonomisme breton s'en prend aux symboles de l'Etat français c'est, du même coup, au pouvoir capitaliste qu'il s'en prend. En effet, si je comprends bien des marxistes comme Roland Biard, il y a une contradiction entre le pouvoir politique et le pouvoir capitaliste, en Bretagne comme ailleurs. Alors que signifie donc cette haine des marxistes pour le combat autonomiste ? Il y a là une contradiction qui donne beaucoup quand elle est le fait de rationalistes aussi cohérents. Mais qu'importe : l'amour des libertés n'attend ni les dogmes, ni les ordres...

XAVIER GRALL

Journaliste, poète et romancier, Xavier Grall a obtenu, en 1972, le Prix de Bretagne, pour son roman *La fête de nuit*. Il a publié cette année chez Hachette, *Le cheval couché*, réponse virulente au Cheval d'orgueil de P.-J. Hélias.

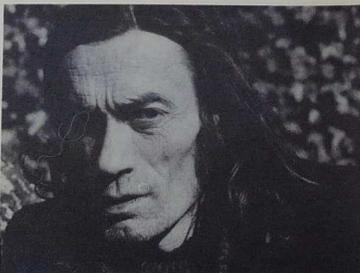


Photo: Théronnet

Bran Ruzh



CHAPITRE I

FEST NOZ BRAZ

DESCHAMPS-AUCLAIR

Déjà une vieille liaison. Né, par hasard, au pays des Carnutes, et depuis promené des causses occitans aux landes bretonnes. Après une longue et difficile gestation, un récit nous est né, que nous avons appelé "BRAN RUZH", le corbeau rouge. D'un cousin commun, cousin à la mode de Bretagne sans doute mais plus cousin que les vrais parce que délibérément choisi, d'un cousin Morvan, de Nantes, Morvan LEBESQUE, il a hérité le front buté et un faible pour les pauvres, les victimes, tous les vaincus, les soumis, les humiliés ; tous ceux "qu'on a faits valets, mercenaires, putains, à qui on a accroché un sabot au cou".

Je dis que nous nous devons d'être la mémoire de ceux qui firent qu'un jour nous décidâmes de marcher la tête haute sans honte de nos origines. Ils ont pour nom Constance CHARRIER, paysanne du marais vendéen, ma grand-mère maternelle, qui ne sut parler de sa vie d'autre langue que son patois et chez qui le plat de patates cuites dans les cendres était un festin parce qu'accompagné des mots fierté et amour. Ils ont pour nom Louis LANCEN, breton du pays nantais, ouvrier, dessinateur, peintre, sculpteur, sonneur, qui sut me faire regarder différemment ce qui nous entoure, et par qui j'ai appris la difficulté d'être un homme debout face à ceux qui veulent nous faire courber l'échine.

C. AUCLAIR

A mon grand-père BILLE, breton de Combourg et socialiste de la première heure, mort pour la France, mort pour rien, comme tant d'autres. A Claude SEIGNOLLE qui eut l'excellente idée de m'envoyer planter mes choux. A Joan BODON, occitan et écrivain, qui m'a rendu ma langue maternelle.

A DESCHAMPS

chapitre premier

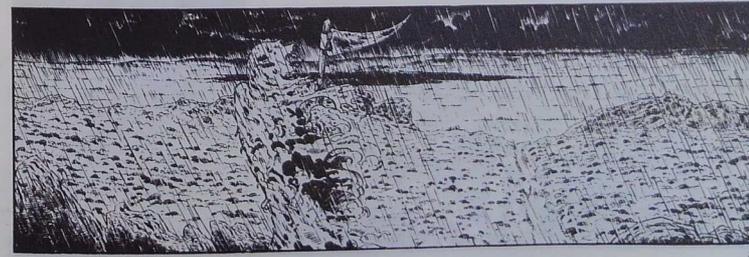


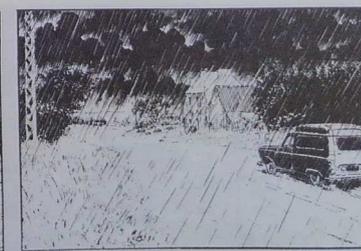
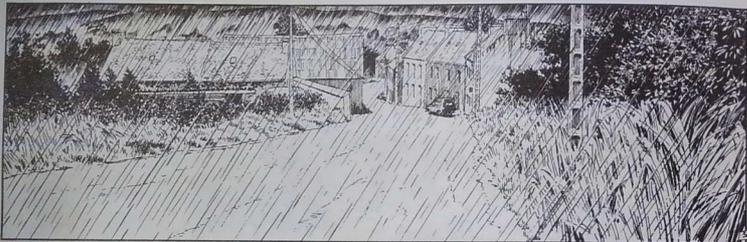
CE QUE L'ON APPELLE GÉNÉRALEMENT "L'HISTOIRE DE FRANCE" N'EST QU'UN TISSU DE MENSONGES QUI COMMENCE PAR L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE ET SE POURSUIT PAR LA GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE CAPET. DE CETTE HISTOIRE LÀ, LES "FRANÇAIS" (NOUS VOULONS DIRE PAR LÀ : LES FLAMANDS, LES PICARDS, LES NORMANDS, LES LORRAINS, LES BRETONS, LES ANGEVINS, LES ALGACIENS, LES VENDEENS, LES POITEVINS, LES BERRICHONS, LES BOURGUIGNONS, LES FRANCS-COMTOIS, LES OCCITANS, LES SAVOYARDS, LES BASQUES, LES CATALANS, LES CORSES, LES QUÉBÉCOIS, LES RÉUNIONNAIS, LES MARTINICAIS, LES GUYANAIS, LES POLYNÉSIEUX, LES RÉUNIONNAIS) SONT ABSENTS, CAR LES GÉNÉRALISTES QUI DEPUIS DEUX MILLE ANS SACHAIENT À FORMER L'HEXAGONE, SUPPRIMENT MAL LA LIBRE EXPRESSION POPULAIRE ET LE PROUIT À LA DIFFÉRENCE.

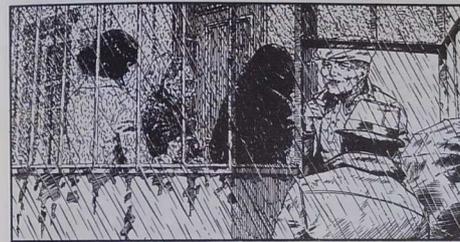
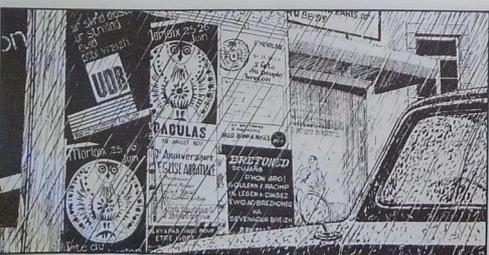
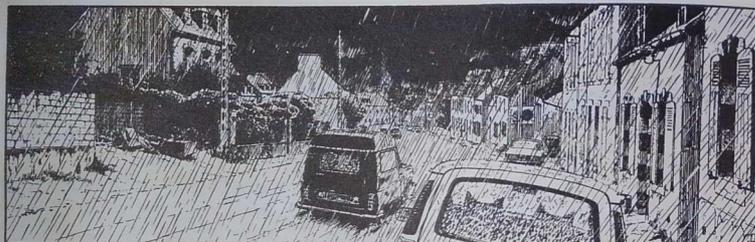
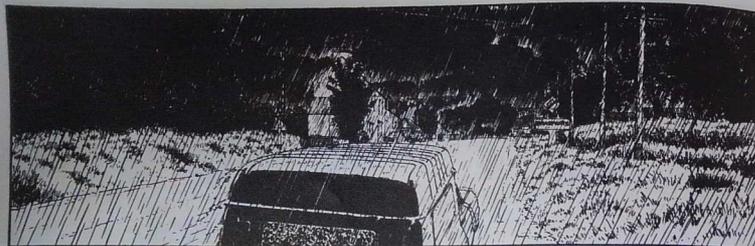
À TOUS CES "FRANÇAIS" PRIVÉS D'HISTOIRE, QUI N'APPARAÎSSENT DANS LES MANUELS SCOLAIRES QUE DE LOIN EN LOIN, ET SOUS LA FORME CARTESIALE D'UNE POPULATION ANONYME TOUT JUSTE BONNE À HURLER AVEC LES LOUPS, NOUS VOUDRIONS RENDRE CETTE HISTOIRE, LEUR HISTOIRE, ÉCHAPPÉE EN L'IMBIBRE À VINGT SIÈCLES D'INTOLÉRANCE, DE RÉPRESSION SANGLANTE, ET DE CENTRALISATION À OUIZANCE.

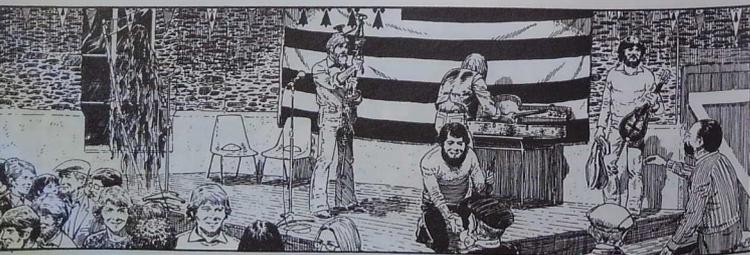


Fest noz d'raz









POUR LE KAN HA DISKAN, L'ACCOMPAGNEMENT ORDINAIRE DU BINIOU, ON PRÉFÈRE CELUI DE LA VOIX HUMAINE, MAIS POUR GARDER LA MESURE SANS ESSOUFFLEMENT, DEUX HOMMES SONT NÉCESSAIRES, QUI SE RELIENT L'UN L'AUTRE, C'EST LÀ LE SENS DE KAN HA DISKAN. CHANT ET REPRISE DE CHANT. CETTE MÉTHODE PERMET AUX CHANTEURS DE VENIR À BOUT D'INTERMINABLES RÉCITS EN MUSIQUE, DE QUATRE VINGTS OU CENT COUPLETS, QUE LES DANSEURS METTENT UN POINT D'HONNEUR À SUIVRE JUSQU'AU BOUT. (C'EST HAN LE SOÛZEC, ÉQUIPE DE LA BRETAGNE MYSTÉRIEUSE.)



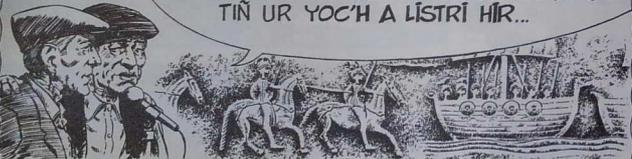
"À LA FIN DU TROISIÈME SIÈCLE DE NOTRE ÈRE, PROFITANT DE LA DÉCONFITURE DE L'EMPIRE ROMAIN L'ARMORIQUE, D'AILLEURS PEU ROMANISÉE, SE LIBÈRE D'UNE "COLONISATION DISCRÈTE" POUR REVENIR À LA RELIGION DE SES AÏEUX ET À SA CIVILISATION ORIGINELLE, ESSENTIELLEMENT RURALE ET AUTARCIQUE." (PAPÈS PATRICK GALLIQU ET JEAN-PAUL LE BIHAN.)

KONAN VERIADÉG OA ROUE KURUNET WAR ENEZ PREDEN.
 KONAN VERIADÉG OA ROUE KURUNET WAR ENEZ PREDEN.
 UHELEK HA MEZV E BENN GANT AN HOLL
 DENZORIOÙ A BIAOUE, NE VOE KET E WALC'H
 REN WAR APREDEN...



HAG E LAKAAS E SOÑJ, 'N E GALON ZROUKYOULET, YEVIAÑ HOLL
 VROIOÙ GALIA.
 HAG E LAKAAS E SOÑJ, 'N E GALON ZROUKYOULET, YEVIAÑ HOLL
 VROIOÙ GALIA.

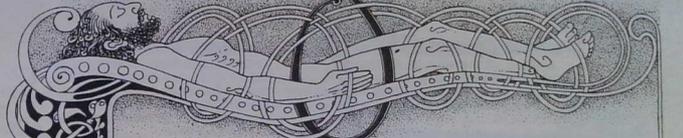
EVIT SEVENIÑ E VENNOZ E VODAS HOLL
 VARC'HEION AN ENEZ HAG EN DA BARAMAN-
 TIÑ UR YOCH A LISTRÍ HIR...



HAG AN HOLL DUD ARMET-SE A BIGNAS
 E-BARZH, HAG I WAR VOR WAR-ZU AODOÙ
 ARVORIG.

A-VEC'H dilestret,
 setu ma krogonc da
 stourm ouzh ar
 C'halianed a veve
 aman...

L'AN DE L'INCARNATION 351, CONDUITS PAR LE ROI LÉGENDAIRE KONAN MERIADÉK, LES PREMIERS ENVAHIS-
 SEURS BRETONS DÉBARQUENT EN ARMORIQUE. "ET LES DITS BRETONS OCCIDENT, TOUS LES HABITANTS, QUI
 ÉTAIENT ENCORE PAÏENS, TOUTEFOIS ÉPARAGNAÏENT LES FEMMES AUXQUELLES, NEANMOÏNS, ILS COUPAIENT LA
 LANGUE, AFIN QUE PAR ELLES LE LANGAGE BRETON NE FUT PAS CHANGÉ - ET EN USAÏENT CERTAINS POUR LE
 MARIAGE, ET D'AUTRES POUR LEUR SERVICE..." (PIERRE LE BAUD, *COMPILATION DES CHRONIQUES ET HIS-
 TOIRES DES BRETONS.*)



E Lanrivoare, e dro-leon, seizh mil seizh kant
 seizh sant ha seizh-ugent, lazhet gant
 Meriadeg an Tiern, den a seiz hag a vrezel,
 zo kousket da viken darzh bered ar Sent!
 hag an amzer o vont hediou da'n envor...

Leun a zlod hag a drec'h, tremenet eo
 Meriadeg, an tiern mear...
 Peoc'h de anaon ankeniet!

Graelen, ur daron se leun dezhañ, zo bet
 galvet da zont war e zere'h

Graelen!
Graelen
Veur!



NEW BRIDGE - CHANCO

travail de gentilhomme.

— J'irai, Fanch, mon ami. J'irai demain sans faute. Allez le dire aux gens du Peulvan. Demain soir, la peau de ce loup sera clouée contre cette porte que voilà.

— Il faut venir tout de suite, Monsieur le marquis. Les gars sont prêts avec leurs fourches. On a trouvé le repaire de l'animal. Si vous venez, il est à nous.

— Aujourd'hui, je ne peux pas, Fanch. J'ai à m'occuper d'une affaire plus grave qu'une chasse au loup. Mais demain j'irai.

— Demain! Les autres fois, quand on vous signalait l'ombre d'un loup, vous sautez à cheval sans demander quoi ni comment. Vous n'êtes plus le même, Monsieur le marquis. Et les gens sont inquiets. Toute la semaine, ils ont entendu mener le sabbat au manoir. Ils disent que le Malin Esprit est sur vous, qu'à présent vous êtes perdu pour eux. Regardez tous ces ivrognes, vautrés dans votre cour, ces femmes fourbues de mauvaise vie. Vous croyez que c'est convenable, tout ça, quand il y a tant de misère par le monde!

— Assez, Fanch! Plus tard, je vous expliquerai mes raisons. A demain!

— Demain, c'est quelquefois jamais. Adieu, Monsieur le marquis! Ne vous dérangez pas demain. Le vicomte de Rozivin nous a proposé d'aller au loup. Il a chez lui un gentilhomme saxon qui est un chasseur réputé dans son pays. Je vais les chercher tous les deux. Mais c'est grand dommage pour vous. Un loup comme celui-là, on n'en voit pas deux par siècle.

— Il est si grand que ça, Fanch?

— Encore plus grand, Monsieur le marquis. Quand j'ai vu ses traces la première fois, je ne croyais pas être réveillé : elles font au moins trois empanes. Et le cheval qu'il a tué, c'est l'éton de la Villeneuve, une bête qu'il ne faisait pas bon approcher.

— Le vicomte de Rozivin est bien jeune, Fanch Roparz. Et l'autre là, le Saxon, on ne sait pas trop ce qu'il a dans le ventre. Il vaut mieux que j'y aille. Avec un peu de chance, j'en aurai fini avant la nuit et je tiendrai ma parole au moulin de Kerskao. Faites rassembler les chiens pendant que je prends les armes! Et suis au loup, Kersalaün!

— L'après-midi s'avancant déjà quand le marquis descendit de cheval devant le moulin de Kerskao. Il ne restait plus sur l'aire que les plus forts danseurs, qui dansaient pour leur plaisir et pour se défier mutuellement. Les autres étaient rentrés chez eux après avoir travaillé des jambes comme il faut pour tasser la terre et l'aplanir. Mais la bombarde et le biniou sonnaient toujours. Ils sonneraient jusqu'à ce que le dernier couple baisse les bras. A l'écart des autres femmes et sans le moindre regard autour de soi, la Rose de la Mort attendait Kersalaün.

— Jeune fille, je vous avais promis de venir, me voilà!

— Je vous trouve bien faraud, Monsieur le marquis. Le feu aux yeux et le sang aux joues!

— Et les jarrets aussi durs que l'acier, demoiselle. A votre service.

— Nous verrons ce qu'il en adviendra quand le jabadao sera fini.

— Il adviendra que vous serez à terre et moi debout.

La Rose de la Mort tendit la main. Les sonneurs s'arrêtèrent net. Le temps de changer d'ancre à la bombarde et de regonfler le sac du biniou, voilà les deux compères qui attaquent un jabadao comme on n'en avait jamais entendu dans le pays, un vrai jabadao du Jugement Dernier à vous nouer les entrailles. Surpris et vaguement effrayés jusqu'au fond de l'âme, les paysans n'eurent pas le courage d'entrer en danse.

— Êtes-vous prêt, petit marquis? dit la Rose.

Et on entendit en écho la voix de la Mort qui sortait de la même bouche :

— Prêt à mourir avant la nuit?

— Comme il vous plaira, dit Kersalaün.

Il saisit la main de la jeune fille. Alors, trois autres couples s'avancèrent, venus on ne sait d'où et qui n'étaient sans doute pas des créatures de chair car le soleil couchant leur traversait le corps comme rien. Et la ronde infernale commença.

Au même moment, écoulez bien, au même moment, le marquis fendait avec son grand couteau, de la gorge à la queue, le cadavre du loup qu'il venait d'abattre après l'avoir harcelé tout le jour. De sa main gauche gantée, il arracha le cœur de la bête qu'il présenta tout fumant à ses rabatteurs. Les gens du Peulvan s'étranglaient à force de hurler la gloire de Kersalaün. Et Fanch Roparz pleurait de joie et de remords.

— Je vous ai manqué de respect ce matin, Monsieur le marquis. J'ai cru que vous étiez tombé dans la luxure et les débordements. Mais un homme dissolu n'aurait pas pu faire le quart de ce que vous avez fait aujourd'hui. Il faut me châtier à coups de fouet pour me faire avaler ma honte. Voilà mon dos. Laissez-moi seulement enlever ma chemise car je n'en ai qu'une. Quant à ma peau, elle est capable de se réparer toute seule. Allez-y!

— La peau du loup me suffit pour aujourd'hui Fanch Roparz. Mais une autre fois vous parlez moins vite au vu des apparences. Moi-même, l'autre jour, peut-être... Mais qu'importe! Maintenant, il faut que je me rende au moulin de Kerskao avant la nuit.

— Au moulin de Kerskao? Mais c'est tout là-bas, de l'autre côté des collines. Il n'y a pas de vrai chemin pour y aller d'ici. Vous vous perdez cent fois.

— Il faut pourtant que j'y aille. La plus belle fille du monde m'attend sur l'aire neuve pour danser le jabadao.

— Et c'est pourquoi... Je parie que son nom est Rose de la Mort.

— Vous avez gagné, Fanch. Porter au manoir la dépouille du loup. Et adieu!

— N'y allez pas, Monsieur le marquis. Cette femme est une...

— Vous parlez encore trop vite, Fanch Roparz. Attention!

Je ne dis rien. Mais laissez-moi vous accompagner, Monsieur le marquis. Seulement pour vous montrer par où. A travers bois, nous y serons dans la demi-heure.

— Bien. Sautez en croupe et tenez votre langue!

Au moulin de Kerskao, le jabadao faisait rage. La Rose de la Mort tourbillonna longtemps, longtemps, sans presque toucher le sol comme quelqu'un qui n'a d'autres poids que celui de ses vêtements. Mais le marquis de Kersalaün lui menait la vie dure. Ne pou-

vant la fatiguer, il faisait les sept possibles pour l'étonner. Les sonneurs n'arrêtaient pas pour changer d'air. Plus étonnant encore, ils n'avaient pas besoin de se mouiller la gorge. Les autres danseurs n'étaient plus que des ombres. Et il vint un moment où la fille s'alourdît. On entendit d'abord le bruit de ses talons, puis celui de son souffle. Avant peu, elle demanderait grâce.

Au même moment, écoulez bien, au même moment, le marquis galopait à travers bois, Fanch Roparz en croupe. Et ce fut Kersalaün qui éleva la voix le premier.

— Qui est celle-là, Fanch? Qui est la Rose de la Mort?

— Une diablesse, Monsieur le marquis, une diablesse incarnée. Elle a mené plus d'un jeune homme à l'Enfer par la main. C'est une danseuse infatigable. Quiconque se laisse entraîner par elle dans le jabadao ne peut plus s'en détacher. Elle l'oblige à sauter et à tourner sur l'aire jusqu'à ce qu'il tombe évanoui. Certains restent vivants, mais l'esprit perdu. Le plus souvent, ils meurent deux ou trois jours après. Ne donnez pas votre main à la Rose, Monsieur le marquis, vous la donneriez à la Mort en même temps.

— J'ai juré, Kersalaün tient ses promesses, quoi qu'il puisse en coûter.

— Attendez d'avoir vu son joueur de biniou. On l'appelle Guillaume le Martyr. Il passe pour son père. Quand il souffle dans son outre, Guillaume se tord la bouche, se tord le corps comme une vipère coincée sous un bâton, se roule à terre et lâche quelquefois le suet! pour lâcher à mort. Un grand gaillet sec, tout sec, un tas d'os. Certains disent, Dieu nous assiste, qu'il n'est autre que l'Ankou lui-même! Il vaudrait mieux retourner au manoir.

— Non! Kersalaün ne recule pas devant la Mort, surtout sous la forme d'une Rose!

Cependant, au moulin de Kerskao, la Rose de la Mort suppliait le marquis de lui lâcher la force du bras. La fille demandait pitié d'une voix de plus en plus faible. Le marquis ricana de plus en plus fort. Et les hurlements de Guillaume le Martyr couvraient l'agonie de la Rose. A la fin, son âme lui remonta entre les dents, elle ouvrit la bouche et tomba morte juste au moment, écoulez bien, juste au moment où le marquis de Kersalaün entra dans la cour du moulin avec Fanch Roparz en croupe. Les sonneurs s'arrêtèrent d'un seul coup.

Le marquis aux lous n'en eut pas ses yeux quand il vit s'avancer vers lui le vainqueur de la Rose. C'était lui-même, ou plutôt quelqu'un qui lui ressemblait comme un frère jumeau, un autre marquis de Kersalaün.

— Je vous salue, marquis, par le feu et les cornes, dit l'autre. Excusez-moi d'avoir emprunté votre corps pour un moment. J'en avais besoin et je ne suis pas quelqu'un à demander la permission de quelqu'un. Mais j'ai fini ce que j'avais à faire.

— Et qu'aviez-vous à faire, s'il vous plaît?

— Ma tâche de tous les jours, sans exception dimanches et fêtes. M'emparer des âmes, si je peux, et envoyer les corps brûler où vous savez. Celle-ci, la Rose de la Mort, était ma servante. Et voici mon serviteur l'Ankou. La Rose m'a gagné beaucoup d'âmes, mais depuis quelque temps, elle ne valait plus rien.

Elle faisait trop peur. Vous-même, Monsieur le marquis, vous avez préféré aller au loup que de venir lui faire la cour. Il ne me restait qu'à prendre ma servante qui ne pouvait plus me servir. C'est fait.

— Fanch Roparz, dit Kersalaün, votre loup m'a sauvé le corps et l'âme.

— Ce loup était aussi à moi, dit l'autre. Et c'est son corps que je vais prendre pour moi-même, Fanch Roparz.

— Là-dessus, on entendit hurler le loup du Peulvan et les deux hommes se retrouvèrent tout seuls sur l'aire neuve du moulin de Kerskao. Une charrette grise dans le chemin. Sans doute l'Ankou, Guillaume le Martyr, qui emportait la Rose de la Mort.

La dépouille du loup fut jamais retrouvée. Et, de toute l'aventure, il n'est resté qu'un conte.

où l'on ne trouve rien de faux sinon, peut-être, un ou deux mots.

LE FABRICIEN DES AMES

Ecoutez-moi de tous vos yeux! Demain, je suis allé à Saint-Konogan et j'en reviendrai si vite que les pieds sautaient sous mes pierres. Il a fallu que j'entre chez la faucille pour faire aiguiser mon maréchal.

Et puis je suis grimé dans un prunier de saules et j'en ai fait tomber les cochons pour mes glands. En voulant traverser la chemise pour aller plus vite, j'ai mouillé ma rivière. Arrivé de l'autre côté, j'avais si mauvaise mine que mon bâton m'aurait mordu si je n'avais cassé un chien sur son dos.

C'est alors que j'ai rencontré le fabricant des Ames et qu'il m'a raconté son histoire. Il était avec le fabricant de Saint-Isidore dont il fait toujours se défier car il imagine les choses dont il ne voit pas la couleur. Mais quand on est fabricant des Ames, on n'aime-rait pas mentir. Et moi je n'aime que la vérité.

Quand on ne dit pas vrai, alors on ment. C'est pas net pas les jours, mais souvent. Donc, il y a un demi-siècle, les deux hommes avaient entrepris de faire le demi-tour de la paroisse après la moisson, comme c'était l'usage de fabriciens, pour ramasser les tons de fâbles en grain, en beurre ou argent comptant. Deux autres faisaient l'autre moitié du tour. Ceux dont je parle allaient d'une ferme à l'autre, entraînés en char-à-bancs par le cheval Poilu qui ressemblait parfaitement à un bedeau triste et qui savait hennir, dit la légende, sur l'air du *Libera*. Tout au long de l'année, il avait été formé au recueille-

ment par son maître Job, le fabricant des Ames. A tel point qu'il ne voulait à plus mettre un sabot devant l'autre quand on essayait de l'atteler pour aller à un mariage ou un baptême. Job soutenait dur que ce Poilu descendait directement de Carne-Sèche, le cheval de l'Ankou, bien qu'il fût de chair fort grasse et de poil fort luisant. Et pourquoi n'aurait-il eu que les os et la peau, dites-moi, puisqu'il était bien vivant, Dieu merci! Il attendait l'autre monde, comme nous tous, pour abandonner son lard dans la terre. Et d'ailleurs, un cheval maigre n'est respecté de personne. Voilà ce que disait Job des Ames, lequel pesait lui-même deux cents livres et plus.

Pourquoi riez-vous?

Mais Joz-Isidore, le compère de Job, ne l'entendait pas de cette oreille. Il racontait à son maître l'écouter que le cheval Poilu et dont la vie se passait à soupirer après l'heure du picotin. Joz-Isidore, comme son nom le dit bien, était le fabricant de Saint-Isidore, le patron des labourers de terre. En bon paysan, il n'aimait pas bavarder une heure ou deux avec un autre coupeur de vers, devant une table éclairée par des bols d'un cidre deux fois soutiré. A ces conversations entre hommes d'un même état, on apprenait toujours quelque chose, on apprenait tout jours quelque chose sur soi ou sur les autres, sur la terre ou les animaux, sur les grosses têtes qui mènent le monde et sur les véritables raisons de vivre qui se moquent des grosses têtes. Un homme a besoin de se froter à ses prochains comme la faux réclame la pierre à aiguïser. Et puis on doit être poli avec tout le monde. Avec tout le monde peut-être, mais pas avec Poilu, ce traîneur-fer, ce hoche-queue, ce broute-cailloux qui peinait à charrier sa chaîne, l'encolure pendante comme une rose de corbillard. Et croyez-vous qu'il est agréable, chaque fois que l'on rencontre quelqu'un sur la route, de s'entendre interpellé d'une voix moqueuse : « Vous aller à l'enterrement de qui, mes gens? Je n'ai pas entendu sonner le glas ».

Le fabricant de Saint-Isidore enragait ferme sur son banc, à côté des deux cents livres et plus du fabricant des Ames. Comme il eût été plus agréable de faire la tournée avec le fabricant de Saint-Hervé. Voilà un homme! Le dimanche, quand il faisait la quête à la messe, il n'arrêtait pas de danser en allant d'une chaise à l'autre avec son plat. Et il trouvait le moyen de chanter avec tout le monde en disant merci en breton entre deux mots latins... Mais hélas! Ce joyeux luron faisait une autre tournée avec le fabricant de Saint-Faron et de Saint-Fiacre qui était sourd d'un œil et bégayait des deux oreilles, ce qui le faisait étranger sans fin quand il n'était pas en proie au moqueur. Vous voyez ce que je veux dire! Monsieur le recteur devait avoir de bonnes raisons.

— Là-dessus, le cheval Poilu s'arrêta net pour réfléchir à ses fins dernières en faisant du crotin. Et Joz-Isidore parla haut tout en regardant la queue de l'animal :

— L'an prochain, Job, je ne serai plus avec vous ni avec personne. J'en ai fini de quêter.

— Moi aussi, répondit tranquillement Job des Ames. Il me vient envie de m'amuser un peu.

Et il se mit à rire sans bruit, de l'intérieur. Ses deux cents livres et plus en furent si secouées que le char-à-bancs cria de tous ses ressorts et que le cheval Poilu remit sa queue en ordre avant d'avoir fini.

Qui fut bien étonné en voyant son compère rire de tout son poids? Joz-Isidore et nul autre. Job des Ames, on n'avait pas entendu ses ressorts et que le cheval Poilu remit sa queue en ordre avant d'avoir fini.

— Qui fut bien étonné en voyant son compère rire de tout son poids? Joz-Isidore et nul autre. Job des Ames, on n'avait pas entendu ses ressorts et que le cheval Poilu remit sa queue en ordre avant d'avoir fini.

— Qui fut bien étonné en voyant son compère rire de tout son poids? Joz-Isidore et nul autre. Job des Ames, on n'avait pas entendu ses ressorts et que le cheval Poilu remit sa queue en ordre avant d'avoir fini.

— Qui fut bien étonné en voyant son compère rire de tout son poids? Joz-Isidore et nul autre. Job des Ames, on n'avait pas entendu ses ressorts et que le cheval Poilu remit sa queue en ordre avant d'avoir fini.

— Qui fut bien étonné en voyant son compère rire de tout son poids? Joz-Isidore et nul autre. Job des Ames, on n'avait pas entendu ses ressorts et que le cheval Poilu remit sa queue en ordre avant d'avoir fini.

— Qui fut bien étonné en voyant son compère rire de tout son poids? Joz-Isidore et nul autre. Job des Ames, on n'avait pas entendu ses ressorts et que le cheval Poilu remit sa queue en ordre avant d'avoir fini.

— Qui fut bien étonné en voyant son compère rire de tout son poids? Joz-Isidore et nul autre. Job des Ames, on n'avait pas entendu ses ressorts et que le cheval Poilu remit sa queue en ordre avant d'avoir fini.

— Qui fut bien étonné en voyant son compère rire de tout son poids? Joz-Isidore et nul autre. Job des Ames, on n'avait pas entendu ses ressorts et que le cheval Poilu remit sa queue en ordre avant d'avoir fini.

— Qui fut bien étonné en voyant son compère rire de tout son poids? Joz-Isidore et nul autre. Job des Ames, on n'avait pas entendu ses ressorts et que le cheval Poilu remit sa queue en ordre avant d'avoir fini.

pendant le reste de la semaine. Joz-Isidore ne put que rougir de honte quand il se rappela que Job des Ames avait été autrefois un plus joyeux drille que le fabricant de Saint-Hervé lui-même. Un lascar sans ventre ni fesse ni joue en trop. Un bougre de cent vingt livres de chair sans graisse. Il avait engraisé à force de se recueillir nuit et jour pour les Trépassés. Le pauvre homme avait été victime de son plat. Et voilà que, d'un seul coup, il revenait parmi les vivants. Il devait avoir une énorme provision de rire dans le corps. On allait en voir de belles avant peu.

— Chez Fantig et Delig! J'ai envie d'aller faire la quête au Beuzit.

— C'est là-bas qu'il faut aller. J'ai grande envie de leur jouer un bon tour. Je ne sais pas encore quoi ni comment, mais je trouverai l'étoffe et la façon. Allons-y! Vous n'avez pas à le regretter.

Et Job des Ames déchargea un bon coup de fouet sur l'échine de Poilu qui n'avait pas senti la mèche de toute l'année. L'animal en fut si stupéfait qu'il s'ébranla presque au trot, je vous le jure.

A la ferme du Beuzit, Fantig et Delig se lamentèrent sur le prix du beurre qui a encore baissé. Si elles n'avaient pas peur de se faire prendre, elles mettraient bien un gros caillou dans chaque motte. « Quand on songe, dit Delig à sa sœur, combien d'argent roule entre les mains de gens qui ne savent pas le retenir! Pourrait l'argent est fait pour être gardé dans une armoire. Je ne m'étonne pas de voir que le monde a tourné si mal depuis ma jeunesse. C'est que la plupart des gens ne connaissent plus le respect dû à l'argent. Il y en a même qui s'habillent de neuf tous les ans et qui mangent de la viande douce trois fois par semaine ».

Elles sont en train d'écrire le lait pour faire du beurre. De la crème, soyez certains qu'elles ne perdront pas la valeur d'une tête d'épingle. Et quand au beurre, il y restera autant de lait qu'il se pourra. A un moment, Fantig, en essayant la goutte qui lui pend au nez, jette un coup d'œil par la fenêtre. Et de hurler à sa sœur :

— Regardez donc! Les fabriciens qui viennent faire la quête.

— Mon Dieu, gémit Delig. C'est Job des Ames avec Joz-Isidore. Qu'est-ce qu'ils viennent chercher par ici, ces deux-là? Je n'ai jamais vu les fabriciens au Beuzit depuis la mort du père (Dieu lui pardonne!) qui était trop faible avec eux. N'ont-ils pas honte! A quoi sert-il de payer sa chaise à l'église tous les dimanches s'il faut encore donner l'aumône aux fabriciens! Fantig, allez fermer la porte! Il n'y a personne dans la maison.

— Trop tard. Ils sont trop près. Ils ont vu qu'elle était ouverte. Et nous avons fait murer la porte de derrière à cause des voleurs. Cachons-nous vite! Vous êtes assez mince pour trouver place dans le bas de l'ar-

moire. Moi, je me glisserai dans le banc et je rabattrai le couvercle sur moi. Hâtez-vous!

— Très bien. Mais la baratte, qu'est-ce que j'en fais?

— Laissez-la sur l'aire. Et tant que ces deux voyous seront là, gardez-vous de faire du bruit avec votre nez, comme c'est votre habitude.

A peine les deux femmes sont-elles ensevelies dans les deux caisses, voilà Job des Ames et Joz-Isidore qui entrent dans le couloir du milieu après s'être bruyamment raclé la gorge sur le seuil comme il convient de le faire quand on va visiter les gens chez eux.

« Dieu bénisse cette maison et tous animaux qui vivent dedans », dit Job d'une voix forte et sur le grand ton. Joz-Isidore ajoute : « Et les gens de même. »

Il n'y a pas de réponse, sauf de l'horloge qui se met à débagouler dix heures juste à ce moment. Les deux hommes la laissent faire. Ils savent qu'il n'est pas bon de sortir des paroles sur une horloge qui sonne. Quand elle a fini, ils toussent encore deux ou trois fois pour s'excuser d'être entrés sans invitation. Pour s'excuser auprès de la baratte, restée toute seule sur l'aire et pleine de crème. Les deux maîtresses ne sont pas loin. Des gens polis se doivent d'attendre. De plus polis que Job et Joz, il n'y en a guère. Le fabricant des Ames conduit ses deux cents livres et plus vers le banc pour y déposer le fondement de sa personne. Et le banc craque une fois à droite, puis une autre fois à gauche. Et avant de craquer au milieu pour la troisième fois, il lâche un éternuement sourd. Job cligne de l'œil à Joz-Isidore :

— Vous avez pris froid, compère. Peut-être vaudrait-il mieux rentrer chez nous!

— Sûrement, répond l'autre. Nous n'aurons pas grand-chose de ces deux filles, même si elles revenaient avant la nuit.

— Aussi peu que rien, sans doute. Et encore, Delig est meilleure que sa sœur. En se forçant un peu, elle nous donnera bien un verre d'eau de puits si elle est dans ses bons jours. Mais Fantig est capable de nous voler notre souffle si elle ne trouve rien de mieux à prendre.

Croyez-le si vous avez le temps, voilà l'armoire qui se met à bêler comme un agneau pascal. Joz-Isidore cligne de l'œil à Job :

— Le vieux bois, dit-il, ça grince comme les vieilles filles. C'est pour nous mettre dehors! Tirons-nous d'ici!

— Cela vaut mieux. Pourtant, il faut être bienveillant envers le prochain selon la loi chrétienne. Tenez, voici une baratte abandonnée. Quelque pourceau entrant ici la renverserait bien en s'y frottant les crins et adieu le beurre! Cela n'arrivera pas, Joz-Isidore. Je vais la mettre, voyons... où? Sur le banc, oui, sur le banc. Elle y sera très bien. Voilà une bonne action, à valoir sur mon lot de purgatoire. Et tenez, compère, pendant que j'y suis, je vais donner un tour de clé à cette armoire qui bâille. Au cas où quelque voleur viendrait fureter par ici. C'est fait. Deux tours valent mieux qu'un seul et voilà le cher argent bien à l'abri, s'il y en a. Maintenant, il faut que je cache la clé quelque part où les filles pourront la trouver sans peine. Où donc! Sous la baratte, mon ami. Elles ne manqueront pas de la découvrir.

Delig la première et Fantig en même temps. Si j'avais la moitié de l'étoffe d'un saint, je leur battrais le beurre et je l'arrangerais sur une assiette. Elles croiraient à quelque lutin. Mais je ne suis qu'un indigne pêcheur. En vérité, j'ai grand regret de laisser toute cette crème. Quelque chose me dit qu'elle va être perdue dans une maison trop pauvre pour nourrir un chat.

Et les deux bougres décampèrent sans prendre le temps de fermer la porte, tant ils avaient peur d'éclater de joie. Job des Ames était si pressé de s'éloigner pour rire à son aise qu'il faillit casser le char-à-bancs en y jetant sans précaution ses deux cents livres et plus. Quant au cheval Poilu, il reçut tant de coups de fouet sur son cuir qu'il détacha du sol ses quatre fers à la fois.

Mais il manquait quelque chose au bonheur de Joz-Isidore. Il aurait voulu voir la grimace que feraient les deux femmes en sortant de l'armoire et du banc. Et lorsque Job des Ames eut fini de rire, il lui vint le même regret. Alors, sans argumenter plus longtemps, ils firent demi-tour et repartirent à toutes brides vers le Beuzit. Poilu, cette fois, n'attendit pas la morsure du fouet pour apprendre à galoper : « Cet animal, hurlait Job des Ames sur le bruit du galop, je me demande si Carne-Sèche est bien son père. Après tout, il descend peut-être de Maugis, le cheval miraculeux des Quatre Fils Aymon. »

Au Beuzit, cependant, la catastrophe était arrivée. Après le départ des deux hommes, Delig voulut sortir du banc où elle étouffait à mourir. C'était un banc sans pareil, si bien fait qu'il n'y entraient pas la moindre goulée d'air. Elle dut pousser des deux bras et de la tête pour soulever le couvercle sur lequel pesait la baratte pleine. Celle-ci, à la fin, perdit l'équilibre et s'écrasa au sol en répandant une marée de crème, que c'en était une pitié. Delig échevelée, la coiffe de travers, jaillit du banc pour fondre en larmes à la vue de sa baratte en morceaux et de cette pâte qui ne cuirait jamais au feu. Puis la colère l'emporta sur la douleur et la femme se mit à traiter les deux fabriciens de noms si laids que je ne saurais vous les redire sans aller me confesser sur-le-champ à un évêque mitré pour le moins. C'est alors qu'entre deux jurons elle entendit sa sœur miauler dans l'armoire comme un chat qui s'est pris la queue dans un piège à taupes, ce qui n'arrive pas tous les jours. Et le bois résonnait si fort sous ses coups de poing qu'un maître tambour de guerre n'aurait pas mieux sonné la charge. Mais où était la clé?

Elle était dans la crème. Delig, la tête perdue, n'y pensait pas. Elle cherchait rageusement dans tous les tiroirs. Ce fut l'autre, du fond de l'armoire, qui lui ordonna aigrement de patouiller à pleines mains dans la mare grasse pour retrouver l'objet. Fantig sortit de sa prison, plus affreuse à elle seule qu'un sabbat tout entier, juste au moment où le char-à-bancs des fabriciens entraient dans la cour à grand fracas. Si le mensonge qu'on m'a dit est vrai, Poilu hennissait sur un air de gavotte.

— Les voilà encore, dit Fantig. Je sais pourquoi ils reviennent. Pour se moquer. Mais ils en auront pour le prix de leur peine. Arrangeons-nous un peu et recevons-les comme s'ils venaient nous demander en

mariage. Pour le reste, laissez-moi faire!

Les deux hommes sont entrés avec les civilités d'usage. Plantées derrière les débris de la baratte et la mare de crème, les deux sœurs ont tiré leur meilleur sourire on ne sait d'où. Job des Ames et Joz-Isidore sont si surpris qu'ils ne songent pas à se méfier un instant, les pauvres diables.

— Entrez donc tout à fait, dit Fantig de sa voix la plus gracieuse. Et asseyez-vous sur le banc! Vous devez être fatigués de courir la campagne sous cette chaleur. Vous boirez bien un verre de notre eau de puits, le meilleur puits du pays, chacun le sait.

Avec son meilleur torchon, Delig essuie le banc. Les fabriciens se trouvent assis avant d'avoir pu protester. Et Fantig n'arrête pas de les soûler de paroles en s'affairant autour d'eux avec sa cruche et ses verres. Elle les tire par la manche, elle les pousse par l'épaule pour les mettre à leur aise, au haut-bout du banc, la place d'honneur qui ne sert plus depuis la mort du père. A la fin, pourtant, Job des Ames arrive à se faire entendre.

— Qu'est-ce qui s'est passé dans votre maison, les femmes? La baratte renversée, la crème sur l'aire... Les cochons, peut-être?

— Des cochons oui, dit Fantig en crevant de rire, mais sur deux pattes... Les voleurs sont entrés pendant que nous étions aux champs. Ils ont fouillé l'armoire pour dénicher notre argent. Mais d'argent, nous n'en avons pas, n'est-ce pas, Delig! Alors furieux qu'ils étaient, ils ont cassé la baratte à coups de sabots. Notre crème est perdue et c'est tant pis pour vous deux, car nous voulions justement en faire du beurre pour vous le donner. Vous n'aurez rien, mes pauvres gens, rien du tout.

— Il n'y a pas de voleurs dans ce pays, dit Job. Nous sommes tous de bons chrétiens.

— Tous sauf deux. Ils étaient deux comme vous êtes. On voit leurs traces partout. Si j'appelais les gendarmes, ils auraient tôt fait de leur mettre la main dessus. L'un d'eux a laissé son couteau derrière lui. Tenez! Un beau couteau comme il n'y en a pas deux dans le canton. Avec trois lames, un tire-bouchon et d'autres outils. Il vaut bien le prix de ma baratte. Je préfère le garder qu'appeler les gendarmes qui me le prendraient. Voulez-vous un autre verre d'eau? Votre salive n'a pas l'air de descendre bien droit.

Les deux fabriciens repirent la route avec un plein sac de honte au lieu d'estomac.

— Un si beau couteau, soupirait Job des Ames, un couteau suisse. Je venais tout juste de l'acheter à la dernière foire de mai. Elle me l'a pris avec ses doigts d'anguille pendant qu'elle tournait autour de nous en faisant ses grâces. Je n'aurais pas dû le laisser dans la poche de mon veston.

— La poche du pantalon n'aurait pas mieux valu. Moi, j'y avais ma bourse. Elle me l'a gentiment soutirée avec les trois écus qui étaient dedans. Je vous avais bien dit qu'il ne fallait pas aller là-bas.

Alors, le cheval Poilu se mit à rire. Il descendait sûrement de Maugis, celui des Quatre Fils Aymon.

Extrait de
LES AUTRES ET LES MIENS

© Editions PLON